

Res #AA
56/6bis

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

REMERCIEMENT
ET
DISCOURS DE RÉCEPTION

DE
M. LE COMTE H. BEGOUEN

ÉLU MAINTENEUR

ET

RÉPONSE
DE M. ÉMILE CARTAILHAC

L'un des Quarante Mainteneurs.

Prononcés en séance publique, le 1^{er} février 1920.

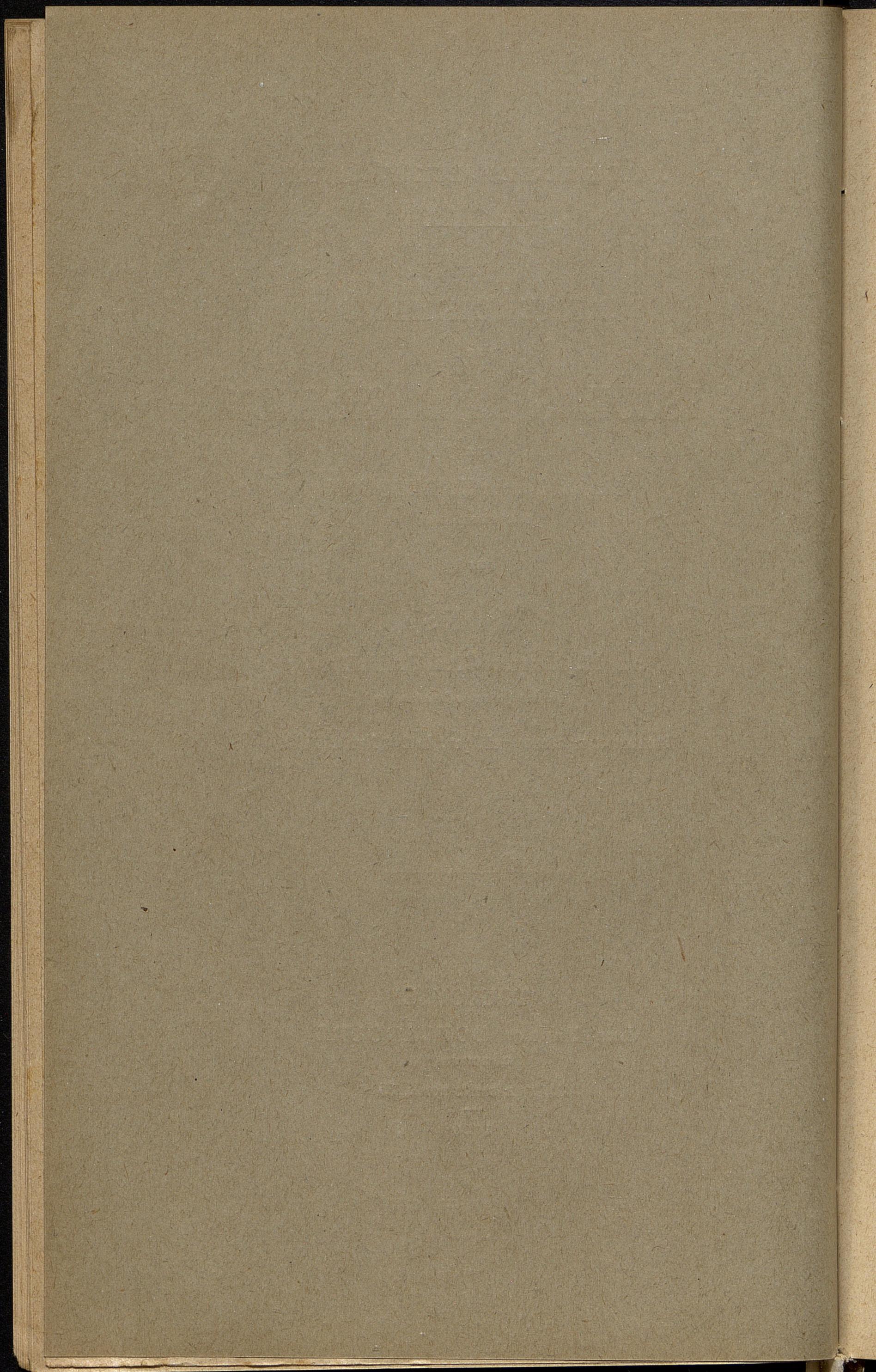
TOULOUSE

LES FRÈRES DOULADOURE

IMPRIMEURS

39, RUE SAINT-ROME, 39

—
1920



ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

REMERCIEMENT
ET
DISCOURS DE RÉCEPTION

DE
M. LE COMTE H. BEGOUEN
ÉLU MAINTENEUR

ET
RÉPONSE
DE M. ÉMILE CARTAILHAC

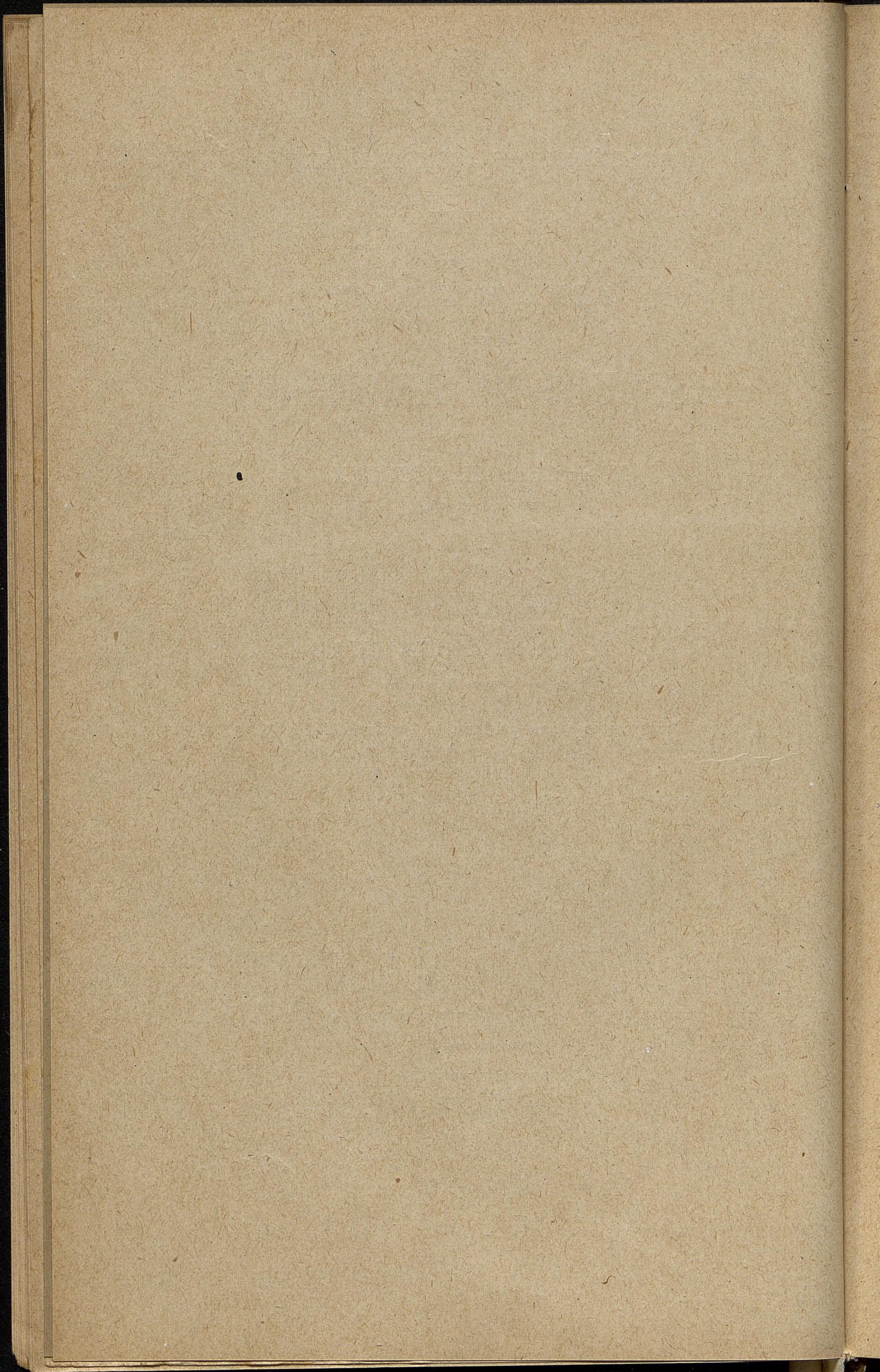
L'un des Quarante Mainteneurs.

Prononcés en séance publique, le 1^{er} février 1920.

TOULOUSE
LES FRÈRES DOULADOURE
IMPRIMEURS

39, RUE SAINT-ROME, 39

—
1920



REMERCIEMENT

DE

M. LE COMTE H. BEGOUEN

ÉLU MAINTENEUR

Prononcé en séance publique, le 1^{er} février 1920.

MESSIEURS,

Aux premiers mots de remerciement que je dois vous adresser pour l'honneur que vous m'avez fait de me recevoir en votre Compagnie, se joignent des excuses pour avoir tant tardé à venir prendre séance au milieu de vous. Voici un an que vous m'avez ouvert les portes du jardin de Clémence, avec une bienveillance dont je ne saurais trop vous être reconnaissant, et ce n'est qu'aujourd'hui que je viens les franchir.

Une si longue attente est en contradiction trop formelle avec le désir que vous me connaissiez, depuis longtemps déjà, d'être des vôtres, pour qu'il n'y ait pas eu à ce retard une raison que je me dois de vous donner et de vous faire accepter comme excuse.

Lorsque cessèrent les hostilités, vous avez songé à réparer les vides cruels que la mort avait faits

dans vos rangs pendant ces longues années de guerre. Vous avez bien voulu alors me donner comme successeur à un homme dont le caractère égalait le talent, et dont la vie, toute de science et de devoir, se continue si heureusement parmi nous en la personne d'un fils héroïque. Celui-ci rentrait alors dans ses foyers, sa glorieuse tâche achevée. Les soldats déposaient les armes. C'était aux civils, maintenant, à conclure la paix.

Ont-ils été les égaux des premiers et ont-ils aussi bien rempli leur tâche? L'histoire le dira; ne préjugeons rien. Nous sommes trop près encore des événements pour pouvoir porter un jugement équitable sur des actes qui n'ont pu encore développer toutes leurs conséquences. C'était, d'ailleurs, une œuvre terriblement ardue qu'il s'agissait de poursuivre. On devait refaire la carte du monde en se basant sur des principes que personne ne songeait à discuter, mais dont l'application pratique était parfois fort difficile. Des peuples opprimés réclamaient leur droit à une vie nationale et leurs voix ne pouvaient pas ne pas être écoutées, à la suite d'une guerre dont la raison d'être était la fin des hégémonies et la libération des petites nations. Mais, parfois, il semblait y avoir contradiction entre les intérêts de deux peuples voisins, et même, peut-être, entre deux fractions d'un même peuple, pour des raisons économiques, sociales ou religieuses. D'autre part, certains de ces peuples, justement par le fait de leur oppression par nos ennemis, se trouvaient de l'autre côté, non pas de la barricade, mais des tranchées. Il importait de savoir ce qui s'était passé chez eux durant la guerre : quelles

avaient été leur attitude, leurs souffrances ou leurs révoltes.

On pensa que je pourrais être utile en allant chercher des renseignements sur la situation d'un pays que j'avais visité, il y a longtemps déjà, et pour lequel mes sympathies n'avaient fait que croître depuis lors. Je partis donc pour la Yougo-Slavie : j'y restai quelques mois. J'y revins encore, et voici comment, depuis le jour où vous m'avez donné la joie de mon élection jusqu'à aujourd'hui, j'ai été absent de Toulouse.

*
* *

Ce n'était pas un voyage de découverte que j'allais faire, puisque ces régions baignées par la mer Adriatique, arrosées par le Danube et la Save, m'étaient depuis longtemps connues. Mais je les avais visitées en temps de paix, à une époque où les grands problèmes de la politique européenne, dont elles devaient se montrer les facteurs essentiels et primordiaux, étaient comme relégués au second plan, par suite d'une méconnaissance, voulue peut-être, mais malheureuse en tous cas, de leur importance.

Quant à moi, j'avais été séduit par ces aspirations nationales, grâce peut-être à l'homme éminent qui m'en avait montré jadis la grandeur morale. J'ai conservé de M^{gr} Strossmayer et de la phalange de savants, de poètes et d'hommes politiques qu'il inspirait, le souvenir le plus ému et le plus reconnaissant. Au cours de nos longues conversations, sous les arbres du parc de Diakovo, aux automnes de 1887 et 1888, il m'avait parlé de l'union future

des Iougo-Slaves avec une passion dont les événements actuels ont démontré la clairvoyance prophétique. Pour lui, les divisions en catégories, si jalousement entretenues de Serbes, Bosniaques, Croates, etc., étaient purement factices et appelées à disparaître un jour. Comme il eût été heureux de voir son rêve réalisé par la constitution de ce royaume S. H. S., ce royaume des Serbes, Croates et Slovènes, qui est devenu maintenant un État homogène et puissant. Il a fallu pour cela les épreuves terribles de la guerre.

On sait comment elle débuta dans ces pays mêmes, après le drame mystérieux de Serajevo et l'ultimatum à la Serbie. Je ne parlerai pas des temps qui suivirent : heures héroïques et tragiques où le soldat serbe s'est montré un héros, digne des temps antiques : retraite terrible à travers l'Albanie jusqu'à la mer ; puis, après des vicissitudes diverses, la percée du front sur le Vardar et la ruée splendide jusqu'aux bords du Danube et de la Theiss. Puis ce fut la révolution : les troupes, sur le front italien, abandonnant leurs postes de combat et collaborant ainsi, pour une large part, à la victoire facile de Vittorio Veneto, tandis qu'à Ljubljana, à Zagreb, partout en un mot, Korosec et les patriotes, au milieu d'un indescriptible enthousiasme, proclamaient leur indépendance et leur union.

Ce fut pour étudier sur place ces mouvements populaires, en mesurer l'importance et l'intensité, voir cette fièvre patriotique d'union et me rendre compte des répercussions qu'elle pouvait avoir sur les pays voisins et la politique européenne, que je

fus envoyé là-bas. J'étais heureux d'aller voir sur place le développement de faits historiques dont j'avais prévu, il y a quelque trente ans, la force latente.

Une première question se posait : quelle était, au moment de l'armistice, la situation intérieure de la double monarchie ?

L'édifice factice, composé par la juxtaposition de tant de provinces diverses, avait craqué de toutes parts. C'était comme un vieux cadre doré dont les vers ont rongé la structure intérieure. Ses ornements brillants, patinés par le temps, font encore illusion et donnent une impression de luxe et de splendeur. Accroché au mur d'un salon, il fait très bon effet. Mais n'y touchez pas, car alors son plâtre s'écaille et son bois vermoulu tombe en poussière. Comment l'Autriche-Hongrie aurait-elle pu résister aux secousses effroyables de la guerre ? C'était le moment, au contraire, où elle devait payer en une fois toutes les fautes séculaires de sa politique.

Au lieu d'unir entre elles les provinces voisines, même si elles avaient une origine commune, son but était toujours de les diviser. Elle excitait le Croate contre le Serbe, le Ruthène contre le Polonais, le Hongrois contre le Roumain, le Slovaque contre le Tchèque. Elle ne faisait pas confiance aux peuples. Elle ne s'appuyait que sur le lien dynastique. C'était des mariages, des échanges, des compromis qui avaient amené à elle toutes les provinces de son empire. Celles-ci n'avaient donc aucun lien commun entre elles : aucune solidarité, aucun esprit national ne les unissaient. Il n'existait pas de

patriotisme autrichien, mais des patriotismes locaux et particuliers, parfois opposés. Le souverain, empereur en Autriche, roi en Hongrie, était censé l'arbitre entre les intérêts opposés, mais il devenait fatalement le prisonnier d'une des parties. Un pareil rôle devenait de plus en plus difficile à remplir, à mesure que les peuples prenaient une part plus active à la vie politique. Pour contrebalancer les difficultés, inhérentes à la force même des choses, au développement de la démocratie, il aurait fallu au souverain une autorité personnelle tout à fait exceptionnelle.

François-Joseph ne l'avait plus, cette autorité personnelle. Il avait été un souverain malheureux, et il ne possédait ni la valeur intellectuelle, ni la valeur morale nécessaires pour s'imposer. Il croyait suivre des traditions alors qu'il restait tout simplement figé dans l'étiquette. Tout se desséchait et mourait autour de lui. Au lieu de chercher un appui auprès des forces nouvelles qui bouillaient dans son propre empire, il crut les trouver à l'extérieur, dans une alliance intime avec l'Allemagne. Se jugeant faible et la croyant forte il se raccrocha désespérément à elle. Il abdiqua toute dignité aux mains de son ancien rival.

De même qu'il n'avait confiance qu'aux secours étrangers, ses regards n'étaient tournés que vers le passé. On eût dit qu'il avait peur de l'avenir, et, comme les âmes pusillanimes, il pensait qu'en ne s'en préoccupant pas, celui-ci serait moins redoutable. Aussi, écartait-il tout ce qui lui aurait parlé de demain. L'héritier présomptif, qu'il s'appelât Rodolphe, Ferdinand ou Charles, qu'il fût son fils

ou son cousin, était systématiquement écarté de tout conseil de gouvernement, car sa présence eût rappelé l'échéance, inévitable pourtant à tout être humain, la mort; et cette idée était insupportable à François-Joseph.

Il en résulta que lorsque prit fin le règne trop long du vieil empereur, le poids de la couronne, en ces heures difficiles, vint peser lourdement sur une tête qui n'était pas préparée à la recevoir. L'archiduc Charles chancela sous l'épreuve. Il tenta vainement de reprendre son équilibre, mais finit par s'écrouler lamentablement.

On a beaucoup parlé ces derniers temps de certaines tentatives qu'il fit pour dégager l'Autriche de l'emprise allemande et se rapprocher de l'Entente. Ces démarches ne pouvaient pas réussir, parce qu'il aurait fallu au nouvel empereur une clairvoyance et une énergie surhumaines pour rompre les mille liens par lesquels lui et son empire étaient les captifs de l'Allemagne. Or, s'il avait auprès de lui, dans son entourage immédiat, des gens qui soupçonnaient la gravité de la situation, aucun ne la voyait dans toute sa réalité et il n'avait pas le courage de trancher dans le vif comme il aurait fallu.

Au premier contact de l'empereur Guillaume avec l'empereur Charles, il y eut une scène qui eût pu être le prélude d'une rupture, mais qui fut sans lendemain. C'était le jour des funérailles de François-Joseph. Guillaume était venu rendre un dernier hommage à son *brillant second* et tâcher de s'attacher par les mêmes liens son successeur qu'il affectait d'ailleurs de traiter avec une certaine

désinvolture. C'est ainsi qu'il émit la prétention d'occuper la première place à la cérémonie funèbre : « *Da wo ich bin, muss ich der erste sein.* » — « Là où je suis, je dois être le premier », affirma-t-il avec une outrecuidance que n'admit pas l'empereur Charles. Quelques heures avant les funérailles, Guillaume, froissé, repartait inopinément pour Postdam.

Charles, dans ce réveil de sa dignité, avait suivi son premier mouvement, comme il lui arrivait souvent : « *Karl der plötzliche* » disait-on de lui à Vienne, *Charles l'impulsif*. Mais ses impressions vives duraient peu. C'était un velléitaire, un faible subissant les influences les plus diverses et donnant raison au dernier qui lui parlait. Il avait ainsi non seulement des volontés passagères et successives, mais aussi des sincérités successives, ce qui est moralement plus triste et lui valut de la part du Tigre un coup de griffe qui le marqua au front d'un stigmaté ineffaçable.

Charles pouvait cependant, ainsi que je l'ai déjà dit, entendre auprès de lui quelques voix qui étaient de bon conseil. L'une d'elles parlait français par tradition familiale et même nationale, j'irai jusqu'à dire qu'elle pensait français. Aussi que ne fit-on pas pour tuer l'influence de cette voix, dont l'autorité légitime eût dû cependant être sacrée. Mais les intrigues de cour et les manœuvres politiques se nouaient de Postdam à la Hofburg. Un mentor prussien, le comte Czernin, aidé de l'état-major, était le grand maître de toutes ces choses et ramenait, brutalement parfois, dans les sentiers germaniques, son souverain tenté

de s'en écarter. Il brisait impitoyablement les gens à caractère indépendant et les éloignait de la cour et des fonctions publiques. L'un de ceux-ci, le professeur Lammasch, membre de la Chambre des seigneurs et ancien représentant de l'Empire à la Conférence de la paix vient de mourir de douleur à Innsbrück. Il fut avec le professeur Förster un de ceux qui insistèrent le plus auprès de l'empereur pour qu'il mît résolument en pratique ces deux pensées tombées de ses lèvres dans l'abandon d'une conversation intime : « On parle de Société des nations, mais elle doit exister en Autriche. Celle-ci, démocratisée et fédéralisée, doit être un modèle de l'Europe future. » Et cette autre, qui est à la fois un aveu et un hommage : « Les gouvernements de l'Entente sont les seuls qui aient compris le sens de cette guerre. »

« ... *Video meliora, proboque, deteriora sequor.* Je vois le bien et je l'approuve mais j'agis selon le pire. » Voilà la triste conclusion que Charles aurait pu tirer philosophiquement de tous ces entretiens. Car s'il pense parfois juste, il agit avec une incohérence qui déconcerte. Il n'a pas de règle de gouvernement, pas de ligne de conduite uniforme. Ce n'est peut-être pas complètement de sa faute, mais la conséquence de la constitution de cet empire qui n'était qu'un puzzle géographique. Les principes que ses ministres appliquaient en Autriche au nom de Charles I^{er}, on les violait en Hongrie au nom de ce même Charles, quatrième du nom.

Un de ses confidents m'a raconté qu'un soir — c'était au printemps 1917 — l'empereur Charles, seul en chemin de fer, livré à ses réflexions, avait

vu se dresser devant lui la longue liste des condamnations prononcées depuis le début de la guerre pour crimes de haute trahison.

A travers les vitres de son wagon, il dut avoir comme une vision dantesque. Le couchant avait des lueurs d'incendie. N'était-ce pas le reflet des sept cents maisons brûlées en Sirmie, à l'automne de 1914, par ordre de son prédécesseur, comme ayant abrité des Slaves fidèles à l'idéal national? Et ces ombres, là-bas, sur la route! N'est-ce pas le cortège funèbre des victimes? A ces arbres, ne voit-on pas se balancer les cadavres des pendus de Slavonie et de Bosnie? Parmi eux, on voit des femmes aux brillants costumes et des enfants dont le visage est caché par un mouchoir blanc. Voici les Tchèques fusillés. Les Croates, les Slovènes, les Dalmates, emprisonnés par milliers : Kramarz, l'ancien ministre, mis au pain sec, dépérissant dans son cachot avec d'autres députés clamant la faim! Puis, dans le fond, voici la longue théorie des vingt-cinq mille Slaves déportés par le feld-maréchal Potiorek avec une brutalité qui put servir de modèle aux Allemands en Belgique et dans le nord de la France.

Toute cette foule humaine passe en maudissant la double monarchie; mais des cris de foi et d'espérance jaillissent quand même de leurs poitrines : de foi dans la justice et dans la patrie; d'espérance en des jours meilleurs de liberté et d'indépendance.

Cette vision émeut l'âme de l'empereur. Il s'attendrit sur le sort de ses sujets. Il juge mauvaise l'œuvre accomplie jusqu'alors et, spontanément, il

décide un large geste d'oubli et de pardon. S'il ne peut rendre la vie à ceux qui sont morts, il peut rendre la liberté à ceux qui sont en prison. Et le voici qui prend une plume, il rédige lui-même un décret d'amnistie et, lorsqu'il descend du train, à Vienne, à la gare où l'attendent ses ministres, il leur remet l'acte tout prêt à être publié, « car tel est notre bon plaisir ».

Mais ce sont les ministres autrichiens qui ont accueilli l'empereur à Vienne. Les ministres hongrois sont à Budapest. Ils ne reçoivent pas le décret d'amnistie des mains royales et, tandis que les geôles s'ouvrent dans toute l'Autriche, elles restent impitoyablement closes dans toute la Hongrie.

Or, ce fut surtout dans les anciennes provinces de la couronne de Saint-Étienne que j'ai séjourné, recueillant partout, au milieu de la joie de l'indépendance enfin conquise, les marques de la haine pour l'opresseur et de la sympathie pour les alliés.

Il y avait quelque chose de plus pour la France et j'en ai ressenti une émotion bien compréhensible. Ces preuves de l'affection que l'on porte là-bas à notre belle patrie, je les ai remarquées partout et chaque jour. Vous me permettrez de vous raconter à ce sujet quelques anecdotes personnelles.

Zrinski et Francopan sont deux héros nationaux de jadis, précurseurs, dès le dix-septième siècle, de l'idée d'indépendance et d'union. S'étant révoltés contre l'empereur Léopold I^{er}, ils furent décapités en 1671 et ensevelis à Wiener-Neusatz. Un des premiers actes du nouveau gouvernement S. H. S. fut de faire venir à Zagreb les cendres de ces martyrs croates, et la translation de ces restes donna lieu

à de grandes fêtes auxquelles j'eus la bonne fortune d'assister. Une foule immense, venue de tous les points du royaume, assistait au défilé. On y voyait les costumes les plus pittoresques et les plus variés, mais le plus beau coup d'œil était au parvis de la cathédrale. Entre les deux vieilles tours massives et basses qui la défendaient jadis, on avait réuni des milliers d'enfants des campagnes voisines. Tous étaient dans leurs brillants costumes de fête : jupe blanche brodée de rouge et de bleu, petits boléros de cuir de toutes couleurs bordés de peau de mouton ou veste de laine blanche aux grands dessins orange pour les fillettes. Les garçons avaient le large pantalon flottant de toile blanche, la petite veste brune et le chapeau de feutre sans bords, orné de fleurs. Dans le cortège, les députations étaient innombrables. La présence d'un civil français, le premier qu'on voyait à Zagreb depuis la guerre, fut l'occasion d'une splendide ovation spontanée sur la belle place Jellatchich où des milliers de voix crièrent : « Zivio Francia ! »

Un autre jour, c'était dans cette région nord de Carinthie où les molles ondulations des collines de Windischgrätz sont couvertes de vignobles produisant un excellent vin blanc. Nous sommes tout près de la Styrie et des pays de langue allemande. A en croire même les pangermanistes, nous sommes en pays allemand ; mais ces prétentions ne résistent pas à une simple excursion dans ces riants villages où tout le monde parle slovène et se déclare Iougo-Slave.

A un déjeuner qui nous était offert, à l'heure des toasts toujours nombreux dans ce pays, je vis

se lever avec peine un vieillard appuyé sur des béquilles. Lentement, posément, comme quelqu'un qui n'a guère l'habitude de parler une langue, mais très correctement cet avocat prononça un charmant speech de bienvenue aux Français représentés par l'officier chef de mission à Maribor et moi. Comme je le félicitais de son discours et m'étonnais d'entendre parler français dans un pays aussi reculé, il me répondit textuellement : « Il y a cinq ans, je ne savais pas un mot de français, je l'ai appris tout seul, ici, pendant la guerre. C'était ma seule manière de montrer ma sympathie pour la France. »

A peu de distance de ce village de Saint-Léonard où s'est déroulée cette scène touchante, s'étend, au delà de la Mur, le Prekmourié, vaste plaine habitée par des Slovènes, mais faisant jadis partie de la Hongrie. A mon premier voyage, je n'avais pu y pénétrer, la terreur bolcheviste y régnait. Mais j'avais longé les bords capricieux de la rivière, à l'ombre des ramiers où l'on entendait les coups de fusil des gardes rouges. A Luitomir, j'avais recueilli les plaintes et les vœux des habitants du Prekmourié. Grâce à l'intervention de la France, la Conférence de la paix s'y montra favorable et réunit ce coin de terre à la mère-patrie. En septembre dernier, j'ai visité ces plaines fertiles où de vastes champs de maïs alternaient avec d'éclatantes plantations de tournesol en pleine floraison. Partout le nom de la France était acclamé.

Si j'insiste sur ce que j'ai vu surtout dans les campagnes, soit écho des événements d'aujourd'hui, soit souvenir du passé, comme dans ces maisons de paysans de la Carniole ou de l'Istrie où j'ai vu

des portraits de Napoléon, c'est que je trouve plus intéressant et plus symptomatique ce culte, peut-être irraisonné, de notre pays dans la masse du peuple. Il y prend quelque chose de symbolique et de mythique.

Mais il serait injuste de passer sous silence les sympathies, raisonnées celles-ci, que nous rencontrons dans les classes élevées et intellectuelles. Mais dans ces milieux, nous avons parfois certaines oppositions. Notre influence ne s'y fait pas sentir sans luttes. Il faut le reconnaître, le mal que nous avons trop souvent dit de nous-mêmes a trouvé son écho à l'étranger et nous avons trop négligé des relations, aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral, qu'il eût été souvent bien facile de maintenir et d'améliorer.

En particulier, dans l'ordre intellectuel les rapports pourraient et devraient être plus intimes. Les Sociétés savantes de Belgrade et de Zagreb, ces dernières surtout, grâce aux libéralités de M^{gr} Strossmayer, ont une vitalité et des moyens d'action que nous pourrions leur envier. Nous devons établir des courants d'influence pour remplacer ceux venant jadis de Vienne ou de Berlin. Je dirai de même pour les Universités. Peu de villes en Europe ont une bibliothèque universitaire aussi bien installée que celle de Zagreb. Lorsque les Facultés de Belgrade auront réparé les ruines du bombardement, il y aura là un centre intellectuel tout acquis aux sympathies françaises. Ljubljana, enfin, aura bientôt aussi son Université.

Les patriotes Iougo-slaves mettent une certaine coquetterie à rappeler que le mouvement de réveil

de leur nationalité, à l'ouest, est dû en grande partie à l'occupation française. On entend chanter maintenant l'hymne si longtemps interdit de Vodnik : Napoléon dit : « Réveille-toi, Illyrie ! » et les souvenirs de cette époque sont à l'ordre du jour.

Lorsque après la paix de Schoenbrunn, l'Istrie, la Carinthie, la Carniole et une partie de la Croatie furent données à la France, Napoléon ne voulut pas annexer ces provinces au royaume d'Italie. On dirait qu'il eut comme la prescience qu'il ne faut pas pour la paix de l'Europe que les deux rives de l'Adriatique soient dans les mêmes mains et qu'il y avait lieu au contraire de favoriser et de grouper les populations slaves de ces régions. Il forma avec la Dalmatie, que nous occupions depuis trois ans déjà, un nouvel État, les Provinces illyriennes, faisant en quelque sorte la liaison entre l'Orient et l'Occident. Il comprit qu'on n'arrive au cœur d'un peuple qu'en parlant sa langue et c'est ainsi que le slovène relégué jusqu'alors au rang de patois, devint, par son ordre, langue nationale dans les provinces illyriennes. On l'enseignait dans les lycées, on s'en servait dans les actes administratifs. Je ne parlerai pas de toutes les mesures de gouvernement dont l'influence heureuse s'est faite longtemps sentir et qui ont fait que les noms de Napoléon et de Marmont sont restés populaires. Je me contenterai de citer cette phrase d'un des délégués iougo-slaves à la Conférence de la paix le ministre Zolger : « L'occupation française si courte qu'elle fût a montré aux Slovènes, il y a plus de cent ans, le chemin vers un meilleur avenir. »

On se plaît à reconnaître généralement dans les

Slovènes le rameau le plus évolué des Iougo-Slaves. Ils ont un grand sens politique, l'amour de la justice et de l'égalité. « Ils se recommandent, dit le grand géographe serbe Jovan Cvijic, par des qualités d'organisation remarquables. » N'est-ce pas faire à notre amour-propre de Français une trop grande concession que de penser que les quelques années d'occupation française dans cette douce Carniole, que Charles Nodier appelait « ma seconde et chère patrie », ont fortement contribué au développement politique de cette région? Elles lui ont donné une avance sur leurs frères de race moins favorisés, car les Croates étaient alors sous la domination militaire des Habsbourgs et les Serbes sous le joug turc.

Le terrain, d'ailleurs, était admirablement préparé par une vie paysanne particulièrement intense. Les Slovènes sont des démocrates ruraux ayant beaucoup de ressemblance avec les populations suisses. Une vieille cérémonie traditionnelle d'installation du souverain par le duc-paysan sur la table de pierre du Gospovetsko-Polje était considérée en 1576, par Jean Bodin, dans son livre de la *République*, comme « n'ayant pas de rivale dans le monde en tant qu'expression positive et officielle de la souveraineté du peuple ». Mais longtemps les Slovènes ont dû subir le joug de la féodalité allemande. Il n'y a pas chez eux d'aristocratie autochtone. C'est d'ailleurs le propre de toutes ces populations iougo-slaves, des Slovènes aux Serbes. Seuls, les Croates, sous l'influence de Vienne et de Pesth, et par suite du régime militaire nécessité par la lutte contre les

Turcs, ont une noblesse issue de leur propre sang.

Les Serbes éprouvent une certaine fierté à se dire un peuple de paysans et jamais fierté ne fut plus légitime ; car s'ils ont établi l'égalité dans ce peuple de petits propriétaires, l'on ne peut pas dire que cela ait été fait par le bas, mais bien plutôt par une élévation et une noblesse de sentiments tout à fait particulières. Longtemps nivelés par la souffrance sous le joug turc, lorsqu'ils se libérèrent après de longues luttes, ce fut le sentiment de la justice qui inspira leur esprit démocratique. Ils comprennent la nécessité de l'autorité et une des caractéristiques de leur esprit public est d'accepter et de reconnaître facilement la suprématie d'un chef. Cette soumission volontairement consentie est sans doute une vieille habitude patriarcale provenant de la nécessité de se grouper sous un chef librement choisi pour lutter contre l'oppression turque. Peut-être même, du temps où ils faisaient de la politique locale, poussaient-ils trop loin cette idée de clan. S'ils sont parfois un peu rudes comme les chênes de leurs forêts, c'est qu'ils ont comme eux de la force de résistance et des qualités solides. Ils sont francs et fidèles à la parole donnée. Les exemples n'en manquent pas et leur fidélité aux alliances durant cette guerre n'a eu d'égale que leur héroïsme. Ils ne craignent pas la lutte. En guerre depuis sept ans, ils ne sont pas encore las, et si l'œuvre de libération n'est pas achevée, on sent qu'ils sont prêts à tous les sacrifices pour assurer le triomphe de la cause iougo-slave. Sans doute, ils ne se livrent pas à des manifestations bruyantes. Ils

laissent à d'autres l'emploi des superlatifs, les rodomontades et les défis enflammés. Ils sont sobres en paroles, mais décidés dans l'action. S'ils attendent leur heure dans le silence et le calme, ils sauront s'imposer lorsqu'elle sonnera. Que l'Europe y prenne garde et reste dans les voies de la justice.

Les Iougo-Slaves ont pour chef et pour guide, dans ces heures difficiles, un homme qui incarne au plus haut point les vertus de la race serbe. Le prince régent Alexandre a pu être appelé par le représentant de la France « le Prince de l'honneur », et jamais titre ne fut mieux mérité. Plein de loyauté et de franchise, il a mis toute sa confiance en la France. Aux jours les plus tragiques de la guerre, il déclarait que le sort de son royaume était lié à celui de la France. « Nous vaincrons avec elle ou nous périrons avec elle. » La victoire a récompensé nos efforts communs. C'est avec la France que les Iougo-Slaves ont vaincu.

Et maintenant quel sera ce lendemain de victoire? Question angoissante pour les Iougo-Slaves dont la patrie ne connaît pas encore ses frontières. Je me garderai bien, quels que soient mes sentiments intimes de prendre parti dans le débat. Trop d'intérêts, trop de susceptibilités sont en jeu pour que je hasarde une parole imprudente et d'ailleurs sans portée pratique. Mais je me permettrai, pour conclure, d'émettre quelques considérations d'ordre purement philosophique.

C'était durant cette guerre une maxime que nous proclamions tous avec fierté : la force ne crée rien de durable quand elle ne s'appuie pas sur le droit.

Et qu'est-ce que le droit, si ce n'est avant tout la liberté pour un peuple de disposer de lui-même. Le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la mère-patrie a été le plus éclatant exemple de cette revanche du droit. Que cela serve de leçon aux diplomates. Qu'ils ne créent plus de nouvelles Alsaces-Lorraines nulle part. Les temps sont passés où, réunis autour d'un tapis vert ils disposaient d'un pays comme d'un champ, et d'un peuple comme d'un troupeau.

Chaque groupement ethnique a le droit de vivre indépendant et ne doit pas contre sa volonté, être soumis à une nation d'une autre race. Les traités secrets réglant le sort d'un pays sans son assentiment sont caducs comme immoraux. Les anciennes considérations d'ordre politique ou stratégique passent au second plan car elles ne font que masquer ces visées ambitieuses qu'on appelle l'impérialisme. N'amputez donc pas violemment du tronc national et sans leur consentement, des populations qui deviendraient des éléments protestataires dangereux pour la paix du monde. En le faisant vous commettriez une injustice funeste en conséquences car rappelez-vous le mot de Shakespeare : « Des violences contre nature engendrent des désordres contre nature. » La guerre actuelle a été la conséquence des traités de Francfort et de Berlin. Dieu veuille qu'on ne prépare pas de guerres futures en recommençant les errements de jadis.

*
* *

Vous m'excuserez, Messieurs, d'avoir ainsi introduit l'histoire contemporaine, avec ce qu'elle a

de plus poignant dans une enceinte consacrée à la littérature et à la poésie. Mais tous ces événements ont une grandeur épique. Il ne leur manque que le recul du temps. A travers la brutalité des faits on peut voir que tous ces conflits de consciences nationales sont une poursuite vers l'idéal, vers la justice, vers l'ordre, vers cette paix dont saint Augustin a donné une si belle définition. : « *Pax omnium rerum, tranquillitas ordinis. Ordo est parium dispariumque rerum, sua cuique loca tribuens distributio.* — La paix c'est le rétablissement solide et durable d'un ordre public où chaque chose est remise à sa juste place. »

Comte BEGOUEN.

RÉPONSE AU REMERCIEMENT

DE

M. LE COMTE H. BEGOUEN

Prononcé en séance publique, le 1^{er} février 1920.

PAR

M. Émile CARTAILHAC

L'un des Quarante Mainteneurs.

MONSIEUR,

On a quelquefois l'occasion d'entendre ou de redire le début d'un sonnet classique :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage !

Et ce serait le cas, semble-t-il, de vous adresser le compliment. Pourtant, j'hésite. Le poète qui parlait ainsi songeait-il à l'*Iliade* ou à l'*Odyssée*, ou bien à toute la longue absence, aux deux périodes.

Les Grecs étaient unis par une cordiale entente et leur ambassadeur, homme avisé, dur à la guerre, maître de lui-même, eut fort à faire. Les dieux étaient en désaccord, mais les plus puissants avaient d'avance abandonné les Troyens à leur fatale destinée. La lutte cruelle et sanglante

pour les deux armées avait duré dix ans ; elle prit fin à l'improviste, grâce à la machine inventée par Ulysse, le fameux cheval aux flancs bourrés de guerriers. Troie fut pillée et brûlée. Ménélas put ramener à son palais la belle Hélène. Mais les Grecs étaient-ils bien avancés ? Chez eux, au retour, tout ne fut pas rose.

Nous pouvons bien voir, trois mille ans après, que la guerre entre les Hellènes et les Pélasges était une suite et aussi le début de nouvelles luttes entre l'Asie et l'Europe.

L'Europe a gagné la partie superbement à Marathon et à Salamine. C'est pour elle qu'Alexandre-le-Grand ira jusqu'aux Indes. Pour elle, l'empire chrétien s'installe à Constantinople. Pour elle, les Croisades sont prêchées, et Raymond IV, comte de Toulouse, chef des Anglo-Normands et des Lorrains, entre à Jérusalem. Pour elle, Anglais et Français s'y retrouvèrent en 1098, et combien toute notre défense eût pris un cours meilleur si nos glorieux marins et soldats, mieux guidés, avaient dès la première heure, en 1098, occupé la Troade et l'Hellespont.

L'admirateur du voyage d'Ulysse aurait-il visé le retour ? Mais il dura aussi dix ans et fut singulièrement accidenté. Le roi d'Ithaque avait vogué, au gré des vents, jusqu'en Sicile, ce qui était le bout du monde. Il avait évité Charybde et Scylla ; il avait, sans malheur, entendu le chant des sirènes. Mais la magicienne Circé lui avait mis tendrement sur les bras un fils dont il aura fort à se plaindre, et la nymphe Calypso l'accapara sept ans, tandis que le vrai bonheur l'attendait depuis

un temps infini auprès de Pénélope, idéalement fidèle. Est-ce là un si beau voyage? En vérité, c'est le poème, l'œuvre immortelle qui est splendide!

Vous, Monsieur, vous n'êtes pas à plaindre. La mission que vous aviez accomplie dans les contrées balkaniques et danubiennes, il y a plus de trente ans, vous avait laissé d'inoubliables souvenirs. Vous avez eu la satisfaction d'être appelé à la remplir de nouveau et, dans les circonstances actuelles, l'honneur était grand. Pour la seconde fois, vous revenez ravi. Vos vœux sont accomplis.

Votre émouvant et magistral exposé nous associe à vos impressions. Vous avez écrit une page, désormais historique, dans les *Annales* de la plus vieille Compagnie littéraire de l'Europe.

Votre succès ne peut surprendre. Vous avez commencé de bonne heure à vous mettre au courant de l'état de l'Europe centrale. Au sortir de Stanislas, tout en faisant votre Droit, vous suivez les cours de l'École libre des sciences politiques et vous vous orientez dans cette direction.

Vos premiers travaux paraissent dans les *Annales de l'École* en 1886. Ils parlent de la Prusse et du kulturkampf. Présenté par vos professeurs, Taine, Sorel, Boutmy, vous êtes chargé par le *Journal des Débats* de suivre la campagne électorale du Reichstag. Les élections devaient trancher la question du septennat. Elle passionnait catholiques, nationaux libéraux, tous les partis. A Mayence, Francfort, Cologne, Dusseldorf, Munich, Berlin, vous avez pu assister aux réunions publiques et privées. Vous êtes éclairé sur les mouve-

ments de l'opinion, sur leurs origines, leur but, leur sincérité. Vous connaissez les manœuvres brutales, mensongères du chancelier, les claires manifestations des sentiments de Rome.

Les élections ont lieu, l'opposition est vaincue, les gouvernementaux l'emportent ! Que de notes curieuses vous avez pu inscrire sur votre carnet de journaliste. Par exemple, cette affiche officielle avertissant les jeunes filles que « si le septennat est repoussé, c'est la guerre avec toutes ses horreurs. Les Français sont prêts à attaquer de nouveau l'Allemagne, et les fiancés, séparés l'un de l'autre, ne se reverront plus sur cette terre ».

A votre rentrée à Paris, le *Correspondant* publie votre étude sur le parti catholique en Allemagne, puis votre émouvant récit de la mort de l'empereur Frédéric, qui déjouait les calculs des politiques, trompant peut-être d'inavouables espérances.

Le *Journal des Débats* vous témoigne une sympathie de plus en plus évidente. Elle vous accompagne encore. Il vous charge de faire un séjour chez les Yougoslaves. Vous avez la culture générale nécessaire en pareil cas. Rien d'essentiel n'échappe à vos observations, et vos lecteurs vous suivent, enchantés, à travers ces régions superbes, ces villes belles et confortables, ces populations aux costumes traditionnels de vives couleurs, dont les broderies artistiques témoignent de l'amour du travail qui règne autour du foyer familial. Avec des aperçus originaux et personnels vous décrivez les races, leurs mœurs, leur histoire, leurs malheurs, leurs fermes espérances. Pour vous ouvrir toutes les portes, je puis bien dire tous les cœurs,

vous avez eu le patronage d'un prélat libéral, vénéré, M^{gr} Strossmayer, grand patriote croate qui prépara et rendit possible l'union des Yougoslaves. On vous entourait, on vous acclamait. « Enfin, disait-on, voici un Français ! »

On conçoit avec quel empressement un toulousain, membre de l'Institut de France, M. Louis Léger, qui avait, il y a un demi-siècle, mis le nom de M^{gr} Strossmayer en tête de l'une de ses thèses de doctorat ès lettres, a accepté d'écrire la préface de vos articles, réimprimés l'an dernier. Lus par une génération nouvelle, ils ont singulièrement multiplié le nombre de vos amis dans la Yougoslavie, libre enfin, grâce à l'effort magnifique de son peuple et de nos armées.

Car il faut bien en revenir là. Que de fois notre France, comme en 1914, fut le champion de la liberté, désintéressée pour elle-même et généreuse de son sang !

C'est pour cela que ses fils peuvent circuler dans le monde, la tête haute, et résumer au retour leur pensée par ces mots :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai mon pays !

Monsieur, d'autres voyages ont occupé votre vie. Je les ai faits aussi. J'étais encore étudiant lorsque le délégué d'une savante Académie, tout en me remettant une médaille d'encouragement, me recommandait de prendre garde au chant des sirènes sur l'océan des âges préhistoriques où j'allais m'engager. J'ai, quand même, suivi mes inspirations, et ma petite barque aux grandes voiles est toujours près de moi. Vous avez pris goût

à ces promenades et vous avez navigué à votre gré, souvent à la vapeur, et vos joies ont été sans mélange. Votre aimable courtoisie sûrement n'en a rien dit aujourd'hui pour me laisser la satisfaction d'en parler.

L'Académie des Jeux Floraux ne sera nullement surprise. Depuis longtemps, on a causé chez elle archéologie préhistorique. Un de ses mainteneurs et des plus distingués avait, en 1858, publié le premier tome d'une Histoire de la philosophie en France, intitulé *Période Gauloise*, et consacré aux anciens habitants de la Gaule avant l'arrivée des Romains. Or, il n'y a que trois lignes sur ceux qui sont vraiment les plus anciens, « sur les chasseurs sauvages vivant armés de massues de bois, de haches en pierre et de flèches à pointes de silex ». L'auteur, M. Gatien Arnoult, le professeur aimé de la Faculté des Lettres, avait pu écrire trois cents pages sur leurs successeurs, sur leurs pensées philosophiques, religieuses, morales, politiques. Il dévoile le mystère des druides comme un véritable initié. Il croit au symbolisme des pierres druidiques et l'explique longuement, et conclut disant : « Ce ne sont que des conjectures ; aucune ne manque de vraisemblance ni de probabilité. » Beaucoup d'auteurs, à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, avaient écrit sur les mêmes sujets ; sur les moindres détails bâtissant des histoires.

Brusquement, ce bel échafaudage de romans celtiques, cimmériens, etc., disparaissait. Les naturalistes entraient en scène et révélaient, avec des faits qui se multipliaient sans cesse, le vieux

passé, bien plus ancien que les légendes. Boucher de Perthes a fait briller la lumière et la vérité dans la vallée de la Somme, sous le contrôle de l'Académie des Sciences de Paris, liée par une entente cordiale avec l'élite des savants anglais. Dans notre Midi, sur les bords de l'Ariège, le docteur Noulet redoublera la démonstration de l'ancienneté de l'Homme (1851-1853). Dès lors, c'est tout un monde ouvert aux investigations des anthropologistes et des archéologues. Le comte d'Adhémar, mainteneur des Jeux Floraux, recherche dans ses terres, à l'est de Toulouse, les mêmes vestiges que le docteur Noulet a pu révéler, et il les trouve. D'autres mainteneurs s'adonnent aux mêmes recherches. Le comte de Sambucy Luzençon explore les grottes et les dolmens du Rouergue, des plateaux du Larzac. Louis de Malafosse, dont nous sommes en deuil depuis peu de jours, visitait avec un égal succès le Gévaudan, des gorges de la Dourbie aux lacs de l'Aubrac.

Les moissons des uns et des autres ont enrichi le Museum d'histoire naturelle de Toulouse, dont le directeur, le Dr Filhol, doyen de la Faculté des Sciences, a réalisé le vœu de Noulet, professeur à l'École de Médecine. Il a inauguré, dès 1867, la première galerie des Cavernes.

Noulet était un vieil ami de Gatien Arnoult. Il lui avait donné sa collaboration pour l'édition française des *Lois d'amour* et des *Fleurs du Gai-Savoir*, les plus précieux manuscrits de la langue romane, trésor national, trésor de l'Académie des Jeux Floraux! Mais il ne faisait point partie, comme lui, de cette Compagnie. Vous savez quel

malentendu l'avait éloigné d'elle. Il vénérail notre Dame Clémence, il avait peu d'affection pour Isaure. C'est à l'Académie des Sciences, notre sœur royale et voisine, qu'il avait présenté la plupart de ses nombreux ouvrages, soit d'histoire naturelle, soit de philologie.

Noulet et ses disciples sont ceux-là mêmes qui engageront votre père à s'intéresser à ce monde étrange et réel qui apparaît, selon l'expression de Littré, dans la longue perspective des âges primordiaux de l'humanité.

Lorsque le gouvernement réparateur de M. Thiers fut installé, un ami du Président de la République arrivait trésorier payeur à Toulouse. Le comte Max Bégouën eut vite fait de gagner toutes les sympathies. Il fut de la jeune Société d'histoire naturelle active et brillante, de la Société archéologique du Midi, l'une des plus anciennes de France qu'on appelait, en souriant, le salon d'attente de l'Académie des Jeux Floraux.

Il participait à nos excursions, à toutes nos œuvres; il venait généreusement à leur aide; son nom figure sur le tableau des principaux donateurs de notre Museum.

Ses fils ayant terminé leurs études classiques, il leur fit visiter l'Autriche. Nulle part on n'oublia de voir dans les musées les collections préhistoriques.

Plus tard, M. René Millet, qui vous a connu à Belgrade, et qui était résident général en Tunisie, vous engage à y séjourner et vous attache à la résidence. Vous profitez de vos tournées officielles pour rechercher, dessiner et décrire les imposants

tombeaux mégalithes dont les groupes étranges sont épars sur le sol de la Tunisie. Vous constatez, par une lettre que je recevais en novembre 1897, qu'il ne faut pas chercher à les assimiler aux dolmens de la Bretagne. Ils indiquent tous une civilisation plus avancée, une technique meilleure. Ils vous paraissent se rapprocher plutôt de quelques constructions d'Asie Mineure ou même de Grèce, ils rappellent Tyrinthe ou Hissarlick. Vous avez la conviction qu'ils mériteraient une exploration sérieuse, vous aviez bien raison, mais votre famille réclama votre retour.

Votre vie désormais sera partagée entre Toulouse et l'Ariège. Vous travaillez au milieu des beaux livres que vous aimez, au château des Espas, au nord de Saint-Girons. Mais il arrivera que vous aurez des distractions. Vous avez là, sous la main, une colline fort curieuse. Le ruisseau dit « le Volp », y pénètre, y circule et s'y perd ; il reparait et peut porter bateau. Une caverne profonde, son ancien lit, s'ouvre au-dessus de lui. L'abbé Caudurban, notre ami si regretté, avait découvert dans un de ses couloirs capricieux, une station humaine de l'âge de renne et vous avez poursuivi les investigations ; nous savons tous avec quelle bonne fortune.

Il ne s'agit pas de trouver là des vestiges de l'humanité primitive qui a vu les glaciers descendre jusqu'à Foix et à Lourdes. Pourtant bon nombre de millénaires séparent les foyers de la grotte d'Enlène de l'aube de l'histoire. La grande Bretagne tient encore au continent. Le climat et le sol de l'Europe varient lentement. Des phases sont ca-

ractérisées tour à tour par des prairies, des toundras, des steppes, bien avant qu'on arrive aux eaux courantes actuelles et aux forêts de la vieille Gaule. Les éléphants et les grands ours, les bisons, les chevaux, les rennes, plus tard les cerfs, tour à tour prédominent. Ces faunes sont sans cesse en mouvement ; par de longues migrations annuelles, elles rechercheront les pâturages nécessaires à leur existence.

L'homme devra s'attacher à leurs pas. Il est, comme le juif errant, obligé de marcher sans cesse. Il n'a encore, pour assurer sa vie aucun animal domestique, pas même le chien ; aucune plante cultivée, aucune moisson à réserver pour les mauvais jours. *Il est chasseur*, il doit à ce rude labeur toutes ses heures et tous ses jours, et toutes ses années. La connaissance approfondie des espèces sauvages est d'abord la base du succès. Il a su imaginer, inventer et fabriquer des armes de génie. Son intelligence a perfectionné leur malignité. En outre, elle lui a inspiré des procédés de capture très bien combinés et puissants.

Or, les populations humaines qui vivent de la chasse sont toujours clairsemées, et quand même elles détruisent avec une intensité croissante la faune comestible ; des causes naturelles concourent avec ce dégât. Les efforts à certains moments ne sont plus productifs, la faim paraît à l'horizon. Alors la pensée humaine cherche au-dessus d'elle un appui ; il y a des pouvoirs supérieurs, elle s'adresse à eux. Par des pratiques, par des gestes, par des paroles, par des images enfin l'Homme les appellera à son secours.

Les figures des animaux, idéalement réalisées, mettront les bêtes vivantes et désirées sous sa domination. Il dessinera aux places convenables la flèche ou la massue qui, par envoûtement, les tueront. Ainsi font encore les Australiens, lorsque dans des conférences mystérieuses, ils dessinent les émous comestibles et font entendre les paroles magiques rituelles.

On lit dans l'ouvrage de Lamennais, sur *L'Art et le Beau*, qu'au premier développement de l'Homme correspondent les manifestations premières des facultés d'où procèdent originairement les inventions utiles... L'homme continue avec sa raison, aidée par l'expérience, à les perfectionner. La raison ne crée rien, elle développe seulement. Chaque être, quel qu'il soit, doit être déterminé par sa nature à produire les actes nécessaires à sa conservation ». L'illustre philosophe aurait trouvé dans nos études nouvelles la confirmation de ses vues.

Tous les chasseurs devaient savoir dessiner, sculpter, graver. Il en est de même des misérables chasseurs boschimans du sud central de l'Afrique. L'inventaire des œuvres d'art préhistoriques est considérable ; des milliers d'objets sont dans les collections, des milliers d'images sont sur les rochers et parois des cavernes.

Les gravures au burin dominant, légères ou profondes, aboutissant ici et là aux bas-reliefs, quelquefois de grandeur naturelle ; et la couleur intervient pour les rendre encore plus ressemblants. On a des peintures au trait noir, rouge, brun ; d'autres sont avec teintes uniformes ou

polychromes, remarquables de vérité. Ici, le burin a précédé la couleur et fixé les contours essentiels de l'image; là, il est intervenu ensuite, il perfectionna le dessin. Le sol de nos pays fournit abondamment les pierres, les minerais qu'on peut piler et qui donnent la poudre des couleurs.

A deux séries appartiennent nos monuments et nos documents. L'une semble réservée aux parois rocheuses des cavernes; son but est grave, important pour la vie, nécessaire. L'autre est *dérivée* de l'art instinctif et réaliste, elle est l'art décoratif des objets qui nous sont parvenus en grand nombre; ces gravures et ciselures prouvent que nos ardents chasseurs, sans oublier jamais leurs superstitions, savaient travailler aussi pour l'amour désintéressé de l'élégance et de la beauté.

Voilà, Monsieur, le domaine scientifique, philosophique et poétique, si j'ose m'exprimer ainsi, que vous avez si bien éclairé.

Les objets d'os d'Enlène vous permettent de fixer avec précision les formes des instruments propres à lancer les javelots avant l'invention de l'arc. Ils doublaient la force du bras et assuraient la direction.

Dans la galerie inférieure du Tuc d'Audoubert, qui continue le canal d'entrée où l'on circule en barque, les croquis d'animaux sur les parois sont excellents. Autour du cheval et du renne on voit arriver, tournoyer, les armes de jet qui doivent envoûter l'animal.

La galerie supérieure du Tuc où l'on ne peut aboutir qu'après de pittoresques et dangereuses escalades souterraines, après des cheminements à

plat ventre, pressé entre le sol et la voûte un instant surbaissée, après des circulations féeriques dans la forêt de fines et fleuries stalagmites d'un blanc immaculé, brillant à la lumière de l'acétylène de mille feux de diamant, aboutit longtemps après à la salle qui termine la caverne.

On est en face des deux bisons modelés en argile avec un art achevé. Mis debout et adroitement soutenus par une habile et discrète disposition des supports, ils font, malgré leur taille réduite, une très grande impression. De toutes les œuvres d'art préhistoriques recueillies ou vues depuis un demi-siècle, c'est la plus fragile, la plus exposée à tous les accidents naturels; or, elle est intacte. Elle est à jamais célèbre dans l'histoire de l'art; c'est le chef-d'œuvre, couronnement imprévu de l'art instinctif qui précédait toutes les civilisations auxquelles se rattache la nôtre, et qui disparut avant elles.

Monsieur,

Si nos compliments s'adressaient à vous seul, vous seriez aux regrets; rassurez-vous. Nous devons une gerbe de fleurs à l'équipe qui, depuis les débuts de vos découvertes, vous accompagne ou vous précède quand il faut franchir les points difficiles ou faire disparaître les obstacles. Vos trois fils ont partagé avec vous la joie, les bonnes émotions. Mais, dès que le tocsin se fit entendre, le jour de la mobilisation, ils eurent leur devoir tout tracé dans la loi et dans leur cœur.

Les voici revenus, tous trois, avec la croix de

guerre et de nobles citations. Le plus jeune, après la Somme et les forts de Reims, clôturait son service dans l'avant-garde en Alsace. L'autre se bat au nord-ouest, il va de la Belgique à Saint-Cyr, puis à Verdun et au fort de Vaux; comme le dit une de ses citations, « il passa dans l'aviation après s'être distingué dans l'infanterie coloniale ». L'aîné, lauréat de nos Jeux Floraux en 1914 et 1915, gagne sur l'Yser et l'Artois la médaille militaire, sans parler des chevrons marqués par ses blessures. Tous deux appartenaient au régiment d'infanterie coloniale du Maroc, qui porte la double fourragère. J'imagine que le général Caffarelli du Falga est content de ses petits-neveux!

Pendant la guerre, ils ont eu la chance de faire concorder une permission; dans votre colline du Tuc d'Audoubert et des bisons d'argile une sorte de gouffre étroit leur a permis de descendre dans des couloirs semés de précipices, mais aux parois couvertes d'images, de singulières nouveautés, que vous n'avez pu qu'entrevoir.

Voilà donc, Monsieur, que votre bon génie vous favorise encore. Vous avez en perspective de fécondes explorations, et nous pouvons ajouter en nous inspirant de nouveau du sonnet de Du Bellay :

Heureux qui, comme vous, fera ces beaux voyages !

